



HAL
open science

Le besoin moral de solidarité, ou la fraternité comme idéal anomique

Laurent Muller

► **To cite this version:**

Laurent Muller. Le besoin moral de solidarité, ou la fraternité comme idéal anomique. In Chassage, Cécile (dir.), La Fraternité, Institut de Varenne., pp. 37-46, 2018. hal-04787977

HAL Id: hal-04787977

<https://hal.science/hal-04787977v1>

Submitted on 18 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le besoin moral de solidarité, ou la fraternité comme idéal anémique

Laurent Muller

Professeur de Philosophie au lycée Saint Louis de Bar-le-Duc

Docteur en Philosophie

Chercheur associé au CIRLEP

Résumé

Si la fraternité est d'abord un *fait*, ce n'est qu'en tant qu'*idéal* qu'elle révèle toute sa consistance axiologique. Mais cette valeur est difficile à définir, tant sa mise en forme menace d'en étouffer la portée. La fraternité, d'abord, ne saurait être sans attache et sans affect : elle émane toujours d'une personnalité incarnée. Elle ne saurait d'autre part être pensée comme modèle normatif : la coercition lui est fatale. Elle doit donc être anémique, au sens d'une norme sans modèle, à réinventer, qui se ressource dans cet élan de la vie vers la générosité, révélant que l'individualisme n'est pas qu'égoïsme.

Mots clés

Fraternité, anomie, générosité, solidarité, amitié

La fraternité désigne, d'abord, une relation de parenté entre deux individus qui partagent une même ascendance. Mais ce lien, qui n'est que factuel, n'a rien de volontaire, puisqu'on ne choisit ni son frère ni sa sœur ; il est de plus limité, puisque la société qu'il forme est condamnée à être étroite. En ce sens, la fratrie incarne une variété pauvre de la fraternité, laquelle n'accède au rang de valeur qu'à la condition de devenir un idéal éthique, qui règle ce que doivent être les rapports humains – y compris entre frères et sœurs. C'est cette acception axiologique et pour ainsi dire morale de la fraternité que nous proposons d'explorer. Dans une première partie (I), nous présenterons les apories d'une fraternité sans attachement et pensée sur le mode de la contrainte voire du conditionnement. Dans une seconde partie (II), nous exposerons les principes d'une fraternité éthique sans modèle qui se ressourcent dans le mouvement naturel de la générosité et qui conduisent à renouveler le statut de l'égoïsme, contraire, croit-on parfois, à la fraternité.

I. Les fausses figures de la fraternité morale.

Paradoxalement, le lien éthique à l'autre a toujours été sinon l'impensé, du moins la difficulté sur laquelle ont achoppé les différents systèmes de moralité.

Les philosophes de l'Antiquité, comme le constate Jean-Marie Guyau dans ses études sur l'histoire de la philosophie¹, pensaient la vertu, ou l'excellence, comme l'accomplissement de notre humaine nature ; et, à ce titre, ne parvenaient pas à s'élever au-dessus d'une conception égoïste du Bien. Qu'il soit de nature intellectuelle pour les stoïciens, ou sensible pour les épicuriens, le sage vit d'abord pour lui, et s'il envisage l'amitié comme la clause qui le conduira au bonheur, c'est à condition seulement de ne pas s'attacher à autrui.

Étrange amitié qui ne s'embarrasse pas des affects, et même de l'autre en tant qu'autre ; étrange vertu qui vise à se rendre indifférent à tout ce qui nous pourrait troubler ! Peut-être le sage d'autrefois est-il un dieu pour l'homme ; mais c'est un dieu olympien, qui compte l'existence pour rien. La fraternité qu'il vise abstrait les personnes de chair et de sang : elle est

¹ Jean-Marie GUYAU, *La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, Paris, Germer Baillière, 1878 ; septième édition, librairie Alcan Félix, 1927.

Jean-Marie GUYAU, *La Morale anglaise contemporaine, morale de l'utilité et de l'évolution*, deuxième édition, Paris, Germer Baillière, 1879 ; seconde édition revue et augmentée, librairie Alcan Félix, 1885.

Jean-Marie GUYAU, *Stoïcisme et christianisme, Épictète, Marc-Aurèle, Pascal*, Paris, librairie Alcan Félix, in *Éducation et hérédité*, Paris, librairie Alcan Félix, 1889.

davantage une fraternité désincarnée des étoiles que des êtres sensibles, sublunaires, et en un mot réels.

Et pourtant n'y a-t-il pas davantage de vérité dans le trouble d'une amitié inquiète qui s'enquiert de l'effectivité d'autrui que dans la trop tranquille assurance d'une existence autarcique et désaffectée, qui s'exile elle-même de tout engagement, héroïsme solitaire et presque tragique de cette épopée qu'est la vertu ? Le lien imparfait à autrui ne vaut-il pas mieux que le fantasme d'une amitié stellaire qui ne saurait tolérer le moindre écart ?

Telle est donc l'aporie de cette double tradition antique, stoïcienne et épicurienne, qui propose de n'aimer en autrui que ce qui est aimable, la vertu, et de tenir le reste pour rien – ces deux traditions refusent l'engagement dans une fraternité concrète par crainte trop raisonnée de sombrer dans la dépendance à l'égard des objets extérieurs.

Étrangement la modernité philosophique a encore, d'après Guyau, peiné à penser le lien à autrui.

Le *cogito* cartésien voit d'abord dans autrui la possibilité d'une illusion, d'une projection de mon esprit dont rien n'assure par soi l'existence². L'autre est en quelque sorte déduit de moi-même, d'où il faut tirer que l'égoïsme est premier. Comment, sur le plan moral, son intérêt personnel pourrait-il alors être dépassé ? Telle est l'idée maîtresse de l'utilitarisme, héritière également de l'épicurisme : la recherche du plaisir est le principal motif de nos actions, et on ne saurait le nier durablement. Aussi la morale et même la pensée sociale doivent-elles le prendre comme le fait premier. L'individu est ainsi considéré comme un atome, unité primordiale, centre et mesure de toute chose – et son mouvement, *analogon* du principe d'inertie en physique, est le *conatus*, ou effort pour persévérer dans l'être, mouvement pour survivre et éprouver du plaisir.

Mais on voit aussitôt la difficulté d'une telle conception du sujet : rivé à son intérêt, l'individu ne peut s'ouvrir à l'autre que si cette ouverture entre dans le champ de son intérêt. Pas d'amitié qui ne dérive de l'intérêt – sans quoi l'amitié apparaîtrait comme irrationnelle, et ne pourrait subsister que comme illusion nuisible. Or quoi de plus paradoxal qu'une fraternité intéressée ? Elle ne serait ainsi qu'un simulacre de vertu ; et cette dernière ne serait, pour reprendre une maxime de La Rochefoucauld, qu'un « *vice déguisé* »³, qui se perdrait dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer. Le rapport d'entraide à autrui est certes un fait : mais il s'en faut de beaucoup qu'il devienne un objet de choix et de préférence durable. Autrement dit : à supposer que les hommes soient égoïstes, et ne visent que leur intérêt

² René DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, Livre de poche, 1990.

³ François de LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, Livre de poche, 1991.

sensible, on ne saurait penser une fraternité volontairement durable. Soit la fraternité contredit mon intérêt, et je n'ai aucune raison de la soutenir ; soit elle œuvre dans le sens de mon intérêt, et, en ce cas, pourquoi l'appeler fraternité puisqu'elle ne m'engage à rien ? Car pourquoi unirais-je mon existence à celle d'un autre, si nos intérêts peuvent à tout moment diverger ? Jean-Marie Guyau écrit ainsi que « *les égoïsmes, qu'on les raffine ou qu'on les déguise, ne peuvent réellement s'unir tant qu'on demeure dans la sphère sensible*⁴ ». Ce problème, qui était celui d'Épicure d'après Guyau, est encore celui des utilitaristes modernes.

Certes, on pourrait unir les intérêts, non par une obligation morale (car rien, et surtout pas l'intérêt sensible, ne conduira le sujet à la respecter) mais par la contrainte sociale et juridique (produisant une sanction conséquente en cas de désobéissance). Mais alors quel paradoxe encore ! La fraternité serait ainsi indépendante des intentions : déliée de la volonté des sujets, elle ne serait que la conséquence d'une politique qui dresserait les corps sans s'intéresser aux intentions. Mais rappelons simplement que Kant⁵, dans la *Métaphysique des mœurs*, avait distingué l'action faite par devoir (avec l'intention de le faire) de l'action simplement conforme au devoir (qui ressort d'un intérêt bien entendu) : la seconde n'est que l'expression extérieurement altruiste d'un simple calcul d'intérêt simplement égoïste, et n'est morale qu'en apparence, quand seule la première est authentiquement éthique, n'exigeant rien d'autre (mais rien de moins !) que la pureté de l'intention. Rappelons encore qu'une fraternité sans intention fraternelle n'est qu'une caricature qui mime la vertu, et hypocrite de surcroît. La fraternité ne risque-t-elle pas de devenir un simple mot, vide d'expérience subjective, un de ces termes qu'on allègue sans en comprendre le sens, *flatus vocis* qu'on invoque comme une incantation pour mieux le décanter de son contenu, une chimère à même de servir d'alibi idéologique ? Sans doute ce dévoiement appartient à tous les idéaux dont l'usage est plus celui de son évocation que de son incarnation, mais il est tragique dans le cas de la fraternité, car il évide ce terme de sa magnifique épaisseur morale.

C'est que la morale, en effet, a un domaine, qu'on a par trop négligé : celui de la valeur des intentions subjectives, et qui ne saurait se rapporter, n'en déplaise aux pensées réductionnistes, à une cause unidimensionnelle qui la déterminerait à la manière d'une infrastructure. Or, et c'est là notre thèse, si la fraternité peut constituer un idéal, c'est d'abord sur le terrain de l'expérience morale et radicalement subjective, en tant que valeur vivifiante pour l'individu, en tant que ressourcement – et non en tant que commandement social abstrait, un « tu dois » simple vecteur d'obéissance. Mais, pour en saisir la teneur et même,

⁴ Jean-Marie GUYAU, *La Morale anglaise contemporaine, morale de l'utilité et de l'évolution*, p. 291.

⁵ Emmanuel KANT, *Métaphysique des mœurs* I, GF, 1994, p. 64-65.

osons le terme, la saveur, il convient d'abord de déconstruire les figures abstraites de la fraternité, qui en ont refoulé le sens moral ; figures qui, trop souvent d'ailleurs, ont eu cet arrière-goût amer, relent d'un devoir religieux transposé au plan social, et qui étouffe tout légitime enthousiasme par de vaines leçons – que personne ne suit ni même n'écoute, et surtout pas ceux qui les prêchent.

L'utilitarisme, donc, pense bien la fraternité comme idéal – mais c'est un idéal social, opérateur de régulation comportementale qui s'oppose à l'intérêt de l'individu, et qui ne saurait œuvrer à un niveau moral, véritablement intérieur, produisant un authentique progrès de l'individu. Aussi la sanction constitue-t-elle, dans la pensée de Bentham, l'envers incompressible de la fraternité – étrange fraternité, qui s'arme d'un glaive pour solliciter les bonnes volontés et surtout punir celles qui ne se soumettraient pas ! John Stuart Mill propose de passer par le relais de l'éducation pour interioriser la fraternité : la convergence des intérêts, qui ne peut être assurée dans les faits, peut-être insinuée dans les esprits par l'inculcation d'*associations d'idées*. Il ne s'agit plus d'œuvrer à la communauté des intérêts, mais seulement de faire croire à leur unité. L'individu est égoïste ? Qu'à cela ne tienne : nous pouvons le conditionner pour qu'il se dévoue, voire qu'il se sacrifie pour ses semblables. On ne saurait invoquer de si terribles moyens pour une fin si élevée. Car un tel projet ne consiste en rien d'autre que dans un endoctrinement assumé des esprits, et qui suppose de commencer par briser la volonté des individus pour la conformer à ce vœu pieu de l'épanouir. Imposer la fraternité, par des moyens somme toute autoritaires, la conformer à une norme dont la transgression doit appeler la sanction prépare le terrain pour une tyrannie des esprits qui est pire que celle qu'on exerce sur les corps – car le despotisme intérieur prépare toujours le despotisme extérieur. On voit qu'il n'est pas meilleur moyen de déréaliser un noble idéal que de le vouloir réaliser par tous les moyens.

On ne peut que trembler devant une fraternité qui s'érige en modèle, absolue, immuable, intransigeante, close, méthodique, tyrannique : une telle fraternité est liberticide ; elle est même fratricide au sens où elle déshumanise l'être à qui on l'impose, et qui ne peut qu' « *abêtir*, écrit Guyau, *dans le sens large où Pascal prenait ce mot, c'est-à-dire réduire l'être humain au rôle d'instrument passif, 'plier la machine' sans s'occuper de la pensée, faire dominer les instincts sur la conscience et la volonté, en un mot réintégrer la bête dans l'homme*⁶ ».

⁶ Jean-Marie GUYAU, *La Morale anglaise contemporaine, morale de l'utilité et de l'évolution*, p. 319.

II. L'anomie comme idéal fraternel.

La fraternité n'est pourtant pas destinée à demeurer abstraction ou contrainte. Si tel était le cas, son invocation ne serait qu'hypocrisie, ce genre d'hommage que le vice rend à la vertu comme le disait La Rochefoucauld. Or la fraternité ne laisse pas d'avoir du sens et d'être porteur de contenu sur le plan de la subjectivité éthique.

Voyons donc l'envers de ce travers : la fraternité authentique, la fraternité vive, animée par une intelligence clairvoyante, une sensibilité épanouie, une volonté libre. Inspirée par la générosité, cette fraternité est sans modèle, imprévisible, et ne peut émaner que de personnalités créatrices. Une telle éthique de la fraternité est baptisée du nom d'*anomie* par Jean-Marie Guyau (1885). Par ce terme « anomie », l'auteur signifie que la fraternité ne répond, ne doit répondre à aucun schéma préconçu par avance, à aucune loi morale fixe et immuable ; mais que le sujet est amené à inventer sa propre règle d'action morale destinée à intensifier la puissance de sa vie, selon le paradigme de la *poïesis* artistique. Il est autant de moyens d'être fraternel qu'il est d'être sur cette terre ; la fraternité ne vaut que si elle repose sur la liberté entière de l'individu, et non pas seulement une liberté de choisir, mais de créer. L'anomie exprime en ce sens le renoncement conscient et lucide non pas à un modèle de vertu, mais à la vertu même du modèle : la morale n'est pas à suivre, ou à déconstruire ; elle est sans cesse à réinventer, à renaître, inchoative et informelle née de la dissolution des absolus métaphysiques d'autrefois. « Il n'y a plus de Christ : que chacun de nous soit son Christ à lui-même⁷ ». L'anomie, enfin, est un appel lancé à l'individualisation de la croyance, sous forme d'hypothèse, et contre tout instinct de troupeau – elle est un défi porté contre l'instinct grégaire : « Puissions-nous en venir un jour à ce qu'il n'y ait plus nulle part d'orthodoxie, je veux dire de foi générale englobant les esprits ; à ce que la croyance soit tout individuelle, à ce que l'hétérodoxie soit la vraie et universelle religion !⁸ » La fraternité morale qui s'inscrit dans cette libération anomique des possibles est une réponse à l'appel de la vie : elle exprime un besoin de l'individu à vivre davantage, pleinement, pour lui-même et donc pour les autres, conformément à un idéal immanent, vital même, et non à un pseudo idéal qu'exprimerait une culture donnée ou une quelconque révélation.

⁷ Jean-Marie GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Fayard, 1985, p. 150.

⁸ Jean-Marie GUYAU, *op. cit.* (n. 7), p. 149.

Retraçons brièvement l'origine et l'expression de ce besoin de solidarité d'après la pensée de Jean-Marie Guyau, qui a lu de près aussi bien Kant que Spencer et Darwin.

Tout être vivant commence par rechercher l'appropriation de ses moyens de subsistance : cette polarité nutritive de l'existence conduit naturellement à l'égoïsme, en vue d'accroître ses forces. À ce stade, auquel se sont arrêtés les penseurs utilitaires, il ne peut être encore question de fraternité sinon par contrainte, dans la mesure où le centre de gravité de l'individu se trouve en lui-même.

Mais, chez les êtres dont la reproduction passe par la sexualité, un phénomène *sui generis* émerge : l'accumulation de force excède les besoins de conservation, et se trouve donc disponible pour autre chose. C'est ainsi que s'exprime le besoin de fécondité, d'abord sur un plan sexuel : l'individu vit trop pour ne vivre que pour lui-même, et son centre de gravité naturellement se déplace ; « *l'époque de la génération est aussi celle de la générosité*⁹ ». La fécondité s'élargit à d'autres dimensions de l'existence et fait émerger des équivalents naturalisés du devoir : la fécondité de l'intelligence (qui consiste à produire des œuvres qui sont comme des enfants de nos esprits) ; la fécondité de la volonté (l'effort est bon en lui-même : tu peux donc tu dois) ; la fécondité de la sensibilité (l'émotion esthétique provient d'un effet de résonance sympathique). La vie, donc, lorsqu'elle n'est pas contenue et appauvrie par quelque artifice, déborde, et tend non seulement à se maintenir mais à s'accroître : tel est le moteur et le sens de la morale, qui vise la solidarité croissante entre les êtres. Si la liberté consiste à augmenter sa puissance, l'effet de cet accroissement de puissance est la solidarité, cœur de la fraternité vraie : « *la solidarité domine l'individualité*¹⁰ » (*L'art au point de vue sociologique*). Si la fraternité a un sens, ce dernier est à rechercher dans « *une surabondance de vie qui demande à s'exercer*¹¹ » : nous ne sommes pas généreux par accident, mais bien par nature. L'idéal social de fraternité, loin de fonder la morale, se ressource dans cette tendance individuelle à la solidarité. L'exigence d'un surplus de vie, à quoi se ramène l'obligation morale, ne peut s'exprimer que par la générosité : « *Vie, c'est fécondité, et réciproquement la fécondité, c'est la vie à pleins bords, c'est la véritable existence. Il y a une certaine générosité inséparable de l'existence, et sans laquelle on meurt, on se dessèche intérieurement*¹² . »

Aussi Guyau réforme-t-il la conception du sujet individuel : non plus unité atomistique (insécable), substance close sur elle-même, sans porte ni fenêtre telle la monade

⁹ Jean-Marie GUYAU, *op. cit.* (n. 7), p. 87.

¹⁰ Jean-Marie GUYAU, *L'art au point de vue sociologique*, Fayard, 2001, p. 9.

¹¹ Jean-Marie GUYAU, *op. cit.* (n. 7), p. 96.

¹² Jean-Marie GUYAU, *op. cit.* (n. 7), p. 91.

leibnizienne, mais être ouvert par nature à l'autre, sur l'autre. Le sujet indivisible (non divisible, unité fondamentale) le cède à une multiplicité de sensations, de volitions et de pensées, essentiellement perméables à l'influence d'autrui, et ouverts à une infinité de suggestions, plus ou moins diffuses – avec ses promesses (la sympathie) et ses dangers (la soumission).

Mais nous ne sommes pas que lien pour autant, car nous ne serions que sédiment de préjugés, crispation temporaire d'effets impersonnels. Non, l'être vivant est plutôt *foyer* : « *la vie, comme le feu, ne se conserve qu'en se communiquant* ¹³ ». De même que le feu brûle en un lieu et un temps donné, et qu'il peut communiquer sa flamme sous diverses formes, de même le sujet est bien individualisé, mais aussi traversé par des puissances qui le dépassent, et qu'il peut aviver ou au contraire étouffer voire éteindre. Parmi ces puissances, se trouve celle qui, sans doute, anime l'idéal vrai et anémique de la fraternité : c'est l'amour. L'amour comme engagement et attachement à un autre, comme réponse toujours risquée à cet appel de la fécondité, et qui révèle à quel point l'égoïsme total, absolu, serait non seulement une pathétique mutilation, mais sans doute encore une impossibilité, la pitoyable abstraction d'un cœur dont l'obsession d'épargne témoignerait de son assèchement intérieur, de son appauvrissement vital.

La fraternité, en ce sens, n'est pas un idéal relatif, ou simplement social, l'hallucination d'un individu en mal de certitude ou d'un État en mal de légitimité. Non la fraternité est biologiquement inscrite dans notre existence vitale : nous sommes foncièrement des êtres symbiotiques ; et la sanction autant que sa modélisation figée en appauvrissent le sens. Il est donc une fraternité vive, qui se ressourcît dans une générosité individuelle qui se réinvente ; et une fraternité morte, qui œuvre envers la première comme un lit de Procuste : de même que le lit du brigand antique ne correspondait à aucun individu, et servait à Procuste de critère pour mutiler les imprudents voyageurs, de même une fraternité réduite à sa fonction de norme coercitive contrevient au pluralisme vivant et toujours renouvelé d'une authentique fraternité, c'est-à-dire d'une solidarité morale.

Ainsi, pour conserver et promouvoir sa vivifiante inspiration, la fraternité doit résister à tout formalisme économique et juridique qui l'éviderait de son contenu ; elle doit demeurer

¹³ Jean-Marie GUYAU, *op. cit.* (n. 7), p. 217.

cet idéal fluide, irréductible à la règle, norme anomique, grande santé républicaine par-delà les contraintes de budget. La fraternité ne peut constituer un idéal régulateur qu'à condition de n'être pas instituée, de demeurer esprit à l'écart de la loi – paradoxe, car en ne l'armant point, ne risque-t-on pas de lui faire tenir le rôle d'un velléitaire figurant ? Peut-être, mais n'est-ce pas le seul moyen de permettre à cette belle valeur de demeurer la pierre de touche de toutes les autres ?